

et contre d'autres personnes que M. Seguin ; et ce sont celles-là que je veux vous confier aujourd'hui.

C'est pour l'une des affaires Ouvrard que M. Berryer a fait, sur la finance, ces études profondes qui l'ont rendu si fort pour cette partie, qui nous ont valu tant de beaux discours à la Chambre, et qui le font consulter encore tous les jours par les gens les plus versés en ces matières.

On cite comme des modèles du genre ses plaidoiries à propos des marchés de la guerre d'Espagne (affaire Ouvrard). Il y avait de tout dans cette affaire, du droit, de la politique, des chiffres, du scandale : la passion était glissée jusque dans Barème.

Mais un plus vaste théâtre allait s'ouvrir devant M. Berryer. Les combats parlementaires venaient s'offrir à lui. M. de Labourdonnay quitta la Chambre élective pour entrer dans la pairie, et le grand collège du Puy était déjà convoqué pour élire un député. M. Berryer, nommé président du collège, fut proclamé député à une forte majorité ; il n'avait atteint l'âge fixé par la loi constitutionnelle que depuis seize jours seulement.

Les Chambres furent convoquées au mois de mars suivant (1830). Il prit la parole pour la première fois dans la fameuse Adresse des 221, au milieu des cris et des interruptions de la gauche et des applaudissements de la droite.

L'éclat qu'il jeta dans cette séance fut tel, que les organes de l'opinion crurent à l'élévation prochaine de M. Berryer au ministère, tandis qu'il refusait d'accepter la croix de la Légion-d'Honneur.

L'offre d'un portefeuille lui fut en effet adressée, mais il ne crut pas pouvoir marcher d'accord avec M. de Polignac, et il quitta Paris afin de se soustraire à de nouvelles obsessions.

Lorsque la révolution de juillet éclata, M. Berryer accourut à son poste, et, malgré la dissidence qui s'éleva à cette occasion entre ses amis et lui, il résolut de siéger sur ces bancs où la confiance de ses concitoyens l'avait appelé.

En 1832, à l'époque de la descente de madame la duchesse de Berry dans la Vendée, M. Berryer fut député vers elle par les chefs du parti royaliste.

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la relation si dramatique et si peu connue de ce voyage, rapportée par M. le général Dermontcourt. Nous le laissons parler.

A peine M. Berryer fut-il arrivé à Nantes, qu'il apprit que M. de Bourmont y était depuis deux jours ; il alla le voir à l'instant. M. de Bourmont avait reçu l'ordre du 15 mai, relatif à la prise d'armes fixée au 24 ; mais il pensa, comme M. Berryer, d'après ce qu'il avait vu et entendu dans son court séjour à Nantes, qu'il y avait peu d'espoir à fonder sur cette insurrection, qu'il regardait comme ne devant produire que des résultats fâcheux. Il prit même sur lui de faire parvenir un presque contre-ordre aux chefs vendéens, jusqu'à ce qu'il eût consulté la duchesse et reçu ses ordres.

Le jour même de son arrivée à Nantes, et après avoir vu M. de Bourmont, M. Berryer monta dans un cabriolet, à deux heures, pour se rendre auprès de la duchesse ; et comme en y montant, il demandait à la personne de confiance que la duchesse avait à Nantes, quelle route il fallait prendre, et quel lieu elle habitait, cette personne lui montra du doigt un paysan qui se tenait au bout de la rue, sur un cheval gris pommelé, et lui dit seulement : " Vous voyez bien cet homme, vous n'avez qu'à le suivre."

En effet, à peine l'homme au cheval gris vit-il la voiture de M. Berryer se mettre en marche, qu'il fit prendre à sa monture un trot qui permettait à M. Berryer de le suivre sans le perdre de vue. Ils traversèrent ainsi les ponts et entrèrent dans la campagne. Le paysan ne rentrait même pas la tête, et paraissait s'inquiéter si peu de la voiture à laquelle il servait de guide, qu'il y avait des moments où M. Berryer se croit dupe d'une mystification. Quant au cocher, n'étant pas dans la même confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement sur la route à suivre, et comme lorsqu'il avait demandé : Où allons-nous, notre maître ? le maître avait répondu : Suivez cet homme, il obéissait strictement à cette injonction, ne s'occupant dès lors pas plus du guide que le guide ne s'occupait de lui.

Après deux heures et demie de marche, qui ne furent pas pour M. Berryer sans inquiétude, on arriva à un hôtel. L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge ; M. Berryer en fit autant. L'un descendit de son cheval, l'autre de sa voiture, pour continuer la route à pied. M. Berryer dit à son cocher de l'attendre jusqu'au lendemain à six heures du soir, et suivit son bizarre conducteur.

Au bout de cent pas, le guide entra dans une maison, et comme pendant la route M. Berryer avait gagné du chemin sur lui, il y entra presque en même temps. L'homme ouvrit la porte de la cuisine où la maîtresse du logis était seule, et lui montrant M. Berryer qui marchait derrière lui, il ne lui dit que ces mots :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

— On le conduira, répondit la maîtresse de la maison.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que le guide ouvrit une porte, et sortit sans donner à M. Berryer le temps de le remercier, ni de paroles ni d'argent. La maîtresse de la maison lui fit signe de s'asseoir, et continua, sans adresser un seul mot, de vaquer aux affaires du ménage, comme s'il n'y avait point là d'étranger.

Un silence de trois quarts d'heure à peu près succéda à la marque de stricte politesse que venait de recevoir M. Berryer, et ne fut interrompu que par l'arrivée du maître. Il salua l'étranger sans manifester ni étonnement, ni curiosité ; seulement il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta de la

place où elle était, et sans interrompre ce qu'elle faisait, les mêmes mots que le guide lui avait dits :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

Le maître de la maison jeta alors sur son hôte un de ces regards inquiets, fins et rapides, qui n'appartiennent qu'aux paysans vendéens ; puis sa figure reprit aussitôt le caractère de physionomie qui lui était habituel, celui de la bonhomie et de la naïveté.

Il s'avança vers M. Berryer, le chapeau à la main :

— Monsieur désire-t-il voyager dans notre pays ? dit-il.

— Oui, je voudrais aller plus loin.

— Monsieur a des papiers, sans doute ?

— Oui.

— En règle ?

— Parfaitement.

— Et sous son véritable nom, je présume ?

— Sous mon véritable nom.

— Si Monsieur voulait me les montrer, je lui dirais bien s'il peut voyager tranquille dans notre pays.

— Les voici.

Le paysan les prit et les parcourut des yeux. Son regard ne se fut pas plus tôt arrêté sur le nom de M. Berryer, qu'il les replia en disant :

— Oh ! très bien : Monsieur peut aller partout avec ces papiers-là.

— Et vous vous chargez de me faire conduire ?

— Oui, Monsieur.

— Je voudrais que ce fût le plus tôt possible.

— Je vais faire seller les chevaux.

A ces mots, le maître de la maison sortit : dix minutes après, il rentra.

— Les chevaux sont prêts.

— Et le guide ?

— Attend Monsieur.

En effet, M. Berryer trouva à la porte un garçon de ferme déjà en selle, et tenant un cheval de main ; à peine eut-il le pied dans l'étrier, que son nouveau conducteur se mit en route aussi silencieusement que l'avait fait son prédécesseur.

Après deux heures de marche, pendant lesquelles aucunes paroles ne furent échangées entre M. Berryer et son guide, on arriva, vers la tombée de la nuit, à la porte de l'une des métairies qu'on décote du nom de château : il était huit heures du soir ; M. Berryer et son guide descendirent de cheval, et tous deux entrèrent.

Le garçon de ferme s'adressa à un domestique, et lui dit : — il faut que ce monsieur-là parle à monsieur.

Le maître était couché, il avait passé la nuit précédente à un rendez-vous, et la journée à cheval ; il était trop fatigué pour se lever ; un de ses parents descendit à sa place. Celui-ci reçut M. Berryer, et dès qu'il se fut nommé, et qu'il lui eut dit qu'il désirait se rendre auprès de la duchesse, il donna ses ordres pour le départ ; il se chargeait lui-même de servir de guide au voyageur.

En effet, dix minutes après, ils partirent tous deux à cheval. Au bout d'un quart d'heure, un cri retentit à cent pas devant eux ; M. Berryer tressaillit, demanda quel était ce cri.

— C'est notre éclairage, répondit tranquillement le chef vendéen, qui demande à sa manière si le chemin est libre. — Ecoutez, et vous allez entendre la réponse. — A ces mots il étendit sa main, la posant sur le bras de M. Berryer, et le forçant ainsi d'arrêter son cheval.

En effet, un second cri se fit entendre ; venant d'une distance beaucoup plus éloignée, il semblait l'écho du premier, tant il était pareil.

— Nous pouvons avancer, la route est libre, reprit le chef en remettant son cheval au pas.

— Nous sommes donc précédés d'un éclairage !

— Oui, nous avons un homme à deux cents pas devant nous, et un à deux cents pas derrière.

— Mais quels sont ceux qui lui répondent ?

— Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention, lorsque vous passerez devant l'une d'elles, et vous verrez une petite lucarne s'ouvrir, une tête d'homme s'y glisser, y demeurer un instant immobile, comme si elle était de pierre, et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait vus passer sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux environs quelque rassemblement, il serait prévenu un quart d'heure avant son arrivée, de l'approche de la colonne qui croirait le surprendre,

En ce moment, le chef vendéen s'interrompit.

— Ecoutez ? murmura-t-il, en arrêtant son cheval.

— Qu'y a-t-il ? dit M. Berryer : je n'ai entendu que le cri habituel de notre éclairage.

— Oui, mais aucun cri n'y a répondu ; il y a des soldats aux environs.

A ces mots, il mit son cheval au trot ; M. Berryer en fit autant : presque au même instant, l'homme qui fornait l'arrière-guide les rejoignit au galop.

Ils trouvèrent, à l'embranchement des deux routes, leur guide immobile et indécis.

Le chemin bifurquait, et comme on n'avait, ni d'un côté ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel de ces deux sentiers il fallait prendre ; tous deux, au reste, conduisaient les voyageurs à leur destination.